



HAL
open science

Un narratif épique: la mémoire militaire française de la deuxième guerre du Shaba.

Pierre Halen

► **To cite this version:**

Pierre Halen. Un narratif épique: la mémoire militaire française de la deuxième guerre du Shaba.. Proceedings of the Royal Academy for Overseas Sciences (PRAOS), 2024, 2 (1), pp.41-53. 10.5281/zenodo.11065446 . hal-04612478

HAL Id: hal-04612478

<https://hal.science/hal-04612478v1>

Submitted on 14 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Un narratif épique: la mémoire militaire française de la deuxième guerre du Shaba*

par

Pierre HALEN**

MOTS-CLÉS. — République Démocratique du Congo; Histoire; Mémoire; Valentin-Yves Mudimbe; *Shaba deux*; Guerre du Shaba; Roman; Épopée.

RÉSUMÉ. — L'expression «guerre des mémoires», rendue familière par un ouvrage de Benjamin Stora paru en 2007, éclaire les enjeux de toute narration historique, qu'il s'agisse des travaux critiques de l'historien ou de récits mémoriels, les uns étant en concurrence, et parfois en belligérance ouverte, avec les autres. Nous ne nous situons donc pas sur le terrain de l'Histoire elle-même. Ce qu'on a appelé «Shaba II» — la seconde tentative armée pour déstabiliser le régime Mobutu par une incursion menée à partir de l'Angola en 1978, tentative qui se solda par un échec en raison notamment d'une intervention militaire française sur la ville de Kolwezi — semble bien, quarante ans après, appartenir à un passé mémoriellement peu actif: on peut donc en observer les narratifs avec suffisamment de sérénité. On comparera deux catégories de récits très différents: le genre du roman — avec l'écriture romanesque particulière de Valentin-Yves Mudimbe, sans doute au sommet de son art dans *Shaba deux* (1989) — et les différents canaux mémoriels des parachutistes dans le cadre militaire français. On s'interrogera finalement, en référence aux travaux de M. Bakhtine, sur ce que peut le roman moderne (en quoi il peut «réparer le monde», comme le propose A. Gefen) en contraste avec ce que peut l'épopée (structurer la mémoire «identitaire»).

KEYWORDS. — Democratic Republic of Congo; History; Memory; Valentin-Yves Mudimbe; *Shaba deux*; Shaba War; Novel; Epic.

SUMMARY. — *An Epic Narrative: The French Military Memory of the Second Shaba War.* — The expression “guerre des mémoires”, well known since the publication of a book by Benjamin Stora in 2007, clarifies the issues at stake in every historical narrative, whether they be critical academic works or particular narrations, all of these being in competition, and sometimes in open belligerency with one another. So, we will not go into the historical field itself. What is often called “Shaba II” — the second military attempt to unsettle Mobutu’s regime through an incursion coming from Angola in 1978, an attempt that proved unsuccessful especially thanks to the French military intervention in Kolwezi — seems to belong, forty years later, to a memorially little active past: its narratives can therefore be observed with enough equanimity. Two different categories of narration will be compared: the literary genre of the modern novel — with Mudimbe’s particular writing style, at the peak of his art in *Shaba deux* (1989) — and the use of various memorial channels by regiments of French paratroopers. Finally, referring to M. Bakhtine’s work, the question will be raised as to what can modern novel writing (could it “repair the world”?, as was recently put forward by A. Gefen) in contrast with what can the epic genre (giving structure to identity memories).

* Communication présentée à la séance de la Classe des Sciences humaines tenue le 9 avril 2019. Texte reçu le 17 décembre 2019, soumis à *peer-review*. Version définitive, approuvée par les *reviewers*, reçue le 2 janvier 2023.

** Membre de l'Académie.

*

* *

En mai 1978, des contingents armés en provenance de l'Angola franchissent la frontière au sud de ce qui est alors le Zaïre, pénètrent dans la province du Katanga alors appelé Shaba, et s'emparent de la ville minière de Kolwezi, où résident notamment des centaines d'employés européens de la Gécamines, avec leur famille pour beaucoup d'entre eux. Cette intrusion militaire, que les Forces armées zaïroises (FAZ) n'ont pas pu repousser, menace de toute évidence le régime du maréchal Mobutu à Kinshasa et, du fait des accords de coopération que celui-ci a conclus avec des pays étrangers, elle implique ces derniers dans la gestion de la crise.

Tel est le point de départ de «faits» politiques dont nous examinerons ici une mémoire particulière, c'est-à-dire un narratif [1]*. Le résumé que nous venons d'énoncer, si sommaire et si neutre que nous ayons voulu le construire, est lui-même aussi un narratif: par exemple, parler d'une «ville minière», qualification assurément objective (car vérifiable expérimentalement) pour une telle agglomération, c'est déjà interpréter cette réalité urbaine en fonction d'une logique explicative, accordant aux belligérants une «raison» soit de viser, soit de défendre cet objectif; c'est également évacuer du discours aussi bien les populations congolaises du lieu que l'hypothèse selon laquelle les actes de guerre pourraient bien n'être pas raisonnables: c'est en somme mettre en œuvre à la fois un présupposé anthropologique et une orientation de la focale qui occulte nécessairement d'autres aspects, non moins expérimentables et objectifs, du réel. Les guillemets qui entourent ici les «faits» ne signifient donc pas que ces derniers n'auraient pas eu lieu: l'historien est là pour nous garantir qu'ils se sont produits [2]; mais pour rappeler qu'on ne peut les énoncer sans construire une narration, et une narration *usable*, qui construise une cohérence pour la communauté imaginée à laquelle, consciemment ou non, nous nous adressons.

Nous ne nous attacherons donc pas ici à l'histoire des «faits», mais plutôt aux anamnèses qui en font mémoire (et qui sont, elles aussi, des «faits»). Nous intéresse en particulier le lien entre les narratifs mémoriels et leur puissance de constitution des collectivités, communautés, identités diverses, y compris la construction ou l'entretien des États et de leurs institutions. En l'occurrence, nous nous attacherons au souvenir construit et entretenu par la mémoire militaire française, tel qu'on peut le reconstituer au moyen de divers énoncés destinés au grand public. Comme nous l'avons dit, il y a bien entendu un nombre incalculable d'autres mémoires des événements: acteurs, témoins, congolais et étrangers, mais aussi mémorialistes non acteurs et non témoins, pour autant qu'ils aient trouvé quelque intérêt à en énoncer l'histoire. Cependant, la mémoire militaire française a l'avantage d'avoir produit des documents à la fois relativement abondants et accessibles (c'est un objet que nous pouvons facilement observer ensemble), et de s'énoncer sur des supports mémoriels variés, notamment destinés au grand public et trouvant à s'y multiplier dans les pratiques culturelles. Cette diversité et cette abondance n'empêchent nullement la cohérence: c'est tout l'intérêt de ce corpus.

* Les chiffres entre crochets [] renvoient aux notes et références, pp. 51-53.

Un rappel minimal des «faits» [3]

En 1975, la France signe un accord de coopération militaire avec le Zaïre. À la même époque, le président Mobutu engage les FAZ en Angola, aux côtés du FNLA (Front national de Libération de l'Angola), donc en lutte contre le MPLA (Mouvement populaire de Libération de l'Angola) d'Agostinho Neto, soutenu quant à lui par les Cubains; les FAZ seront repoussées. Ce n'est pas la première fois que le Congo est impliqué dans la tension globale qu'impose la Guerre froide, puisque ce qu'on a appelé la «crise congolaise» de 1960, avec ses suites jusqu'à la fin de la guerre civile en 1965 au moins, a également été lu par de nombreux acteurs du moment, et ultérieurement, avec les lunettes de l'affrontement entre pays socialistes, dont l'URSS, et puissances occidentales, États-Unis en tête. En ce qui concerne les événements de 1978, c'est le cas de cette sorte de puissante voix doxique qu'est souvent Wikipédia: «La situation s'aggrave et le Zaïre est maintenant impliqué dans la guerre froide [en] soutenant les rebelles angolais (UNITA, FLNA) avec les États-Unis et le régime de l'apartheid face aux communistes (MPLA, Cuba, URSS). Pour déstabiliser Mobutu, Agostinho Neto lancera ses fameux “gendarmes” katangais à Kolwezi en 1977, puis de nouveau en mai 1978, contre une armée zaïroise fragilisée» [4]. On le voit: les «gendarmes» — le mot est entouré de suspicieux guillemets — sont ici considérés comme des marionnettes entre les mains habiles des véritables sujets de l'Histoire que sont les agents du communisme international et les grands chefs politiques qui s'affrontent par régiments interposés [5].

Le 13 mai 1978, la ville de Kolwezi est donc occupée par des contingents armés venus d'Angola. Ils sont, assure toujours Wikipédia, «soutenus par le Bloc de l'Est» [6]. Le régime au pouvoir est bien davantage menacé qu'il n'y paraît au vu de la carte géographique qui montre une ville-frontière très éloignée de la capitale d'un pays immense: comme on le sait, les activités minières du Sud-Katanga (cuivre, uranium, cobalt, etc.) sont essentielles au budget de l'État congolais, de même d'ailleurs que les ressources en hydro-électricité de la région. Le régime appelle donc à l'aide ses alliés et, cette fois, des alliés plus puissants que les forces marocaines qui avaient suffi à s'interposer l'année précédente, lors de la «première guerre du Shaba». La France se tâte, puis décide d'intervenir militairement sans plus de retard: plusieurs de ses représentants officiels sur place ont été tués et de nombreux ressortissants français sont menacés d'être pris en otages ou pourraient l'être; elle presse, semble-t-il, la Belgique d'en faire autant, mais celle-ci est réticente parce que ses relations avec le Zaïre et son régime de l'époque sont moins claires que celles de la France, c'est le moins qu'on puisse dire. Pour la République, le scénario dramatique de la prise d'otages de Stanleyville en 1964 semble se répéter — avec, cette fois, la possibilité pour elle d'y jouer le rôle de premier plan que les paras belges avaient alors joué [7] —, mais le Royaume ne voit pas les choses de la même façon: il a lui-même beaucoup changé identitairement avec la fédéralisation intervenue en 1970 et il vit des relations tendues avec le régime zaïrois, notamment depuis la nationalisation des mines et la zaïrianisation du pays.

Selon d'autres sources, la France aurait ensuite retardé à dessein l'intervention belge pour pouvoir s'attribuer à elle seule la gloire de la délivrance des otages. Quoi qu'il en soit, les gouvernements belge et français ne sont de toute évidence pas sur la même longueur d'ondes, mais sur le terrain les militaires des deux pays, dont certains se connaissaient personnellement, limiteront souvent les tiraillements. Le 17 mai commence l'opération française à Calvi. Le 19 mai ont lieu les premiers parachutages de légionnaires au-dessus de Kolwezi; ceux-ci reprennent, non sans combats et blessés, l'essentiel de la ville avant la tombée de la nuit; les

derniers quartiers sont sous contrôle le lendemain. Ce n'est pas encore le cas lorsque les paracommandos belges arrivent sur les lieux, le 20; ceux-ci déploient une antenne médicale et se consacrent à l'évacuation des blessés, puis des ressortissants européens et assimilés. Commencent ensuite des opérations de police dans les alentours, jusqu'à la frontière. À partir du 7 juin, des contingents africains atterrissent à Kolwezi et le corps expéditionnaire français peut organiser la remise-reprise d'une zone désormais sous contrôle. Les derniers paras belges évacuent le 28 juin.

Le bilan humain varie selon les sources, la relative imprécision s'expliquant par l'existence de disparus, par l'identification impossible d'un certain nombre de cadavres européens, et, comme souvent, par des chiffres incertains pour les morts africains, y compris militaires. De nombreux tués l'ont par ailleurs été en brousse au cours des opérations de «nettoyage» dont les forces armées de tous bords, aidées, semble-t-il, par les services secrets américains et français, n'ont pas forcément donné de rapport exact. Plus de deux mille deux cents civils ont été évacués. Outre les pertes militaires [8], les chiffres de sept cents civils congolais et deux cents civils européens tués semblent proches de la réalité et sont pour le moment indiqués par diverses sources.

La mémoire officielle française

L'intervention française à Kolwezi est bien entendu un épisode du grand feuilleton de la «Françafrique»: il s'insère dans l'ensemble des coups de main apportés par la République française à des «pays amis», et souvent à des dirigeants de «pays amis». De ce point de vue, l'opération s'éclaire aussi à partir des relations franco-belges en Afrique centrale, une histoire longue et complexe d'ententes et de rivalités, souvent à fleurets mouchetés comme cela semble être le cas ici. Mais il faut d'abord situer cette opération aéroportée dans une histoire militaire proprement française: Kolwezi est assurément un épisode dont l'armée, en tant que fer de lance de la République, tire particulièrement gloire. Pour la petite histoire, c'est notamment l'occasion de tester de nouveaux matériels et, pour le président Giscard d'Estaing, de reprendre une collaboration avec les États-Unis — qui contribuent avec de gros transporteurs militaires — et avec la CIA, donc d'inaugurer une politique post-gaullienne.

Mais, pour la grande histoire, si l'on peut dire, c'est l'occasion pour l'armée française de redorer son blason après les années de fin d'empire, et singulièrement avec certains épisodes controversés d'Algérie. Il est donc logique que l'énonciation ait été assumée de manière officielle, au plus haut niveau militaire ou gouvernemental, et relayée par des voix qu'on peut qualifier de paramilitaires: anciens des régiments, journalistes spécialisés dans les questions de défense, périodiques à thématique militaire. Cela n'exclut pas, on le verra, des voix dissidentes, mais le narratif d'un salut efficacement apporté par la France aux civils innocents de Kolwezi, pris en otage par des rebelles téléguidés depuis Moscou, constitués de troupes «tribales» et mal contrôlées, prédomine clairement. Ce récit, ici très condensé, peut s'énoncer sous des formes très variées. Ci-dessous, un autre résumé, extrait de l'album signé par le colonel Érulín, un ancien d'Algérie [9], qui commandait à l'époque le «2^e REP» (Régiment étranger de Parachutistes), et qui, à ce titre, a dirigé l'intervention militaire française au Shaba; pour l'anecdote, c'est le général Lacaze [10] qui, dans sa préface, voit les choses ainsi:

[...] Enfin, en 1965, le Président actuel, le Général Mobutu, arrive à la tête du pays, instaurant une politique d'un nationalisme intransigeant, et faisant face à plusieurs périodes de désordre provenant des mouvements d'opposition appuyés sur des tribus. En outre, quelques milliers d'ex-«gendarmes katangais», après les malheureux essais de Moïse Tshombé [*sic*], se sont expatriés en Zambie et surtout en Angola, où ils sont très travaillés contre le gouvernement en place à Kinshasa par le Front National de Libération du Congo, soutenu par divers pays dont la République Populaire Angolaise, d'orientation marxiste-léniniste. Ils reconnaissent pour chef Nathanaël Mbumba, qui continue à recruter des adhérents surtout parmi les Lundas de la province katangaise, rebaptisée Shaba par le Président Mobutu. [...] [11].

En quelques lignes apparemment factuelles, les insinuations tendancieuses et les euphémismes à la limite de l'hypocrisie («arrive à la tête», «malheureux essais») sont multiples. Les forces profondes de l'action, telles qu'on peut les apercevoir en quelque sorte sous ce travail langagier, ne sont pas moins intéressantes. On les retrouve, sous une autre forme communicationnelle puisqu'il s'agit de la quatrième de couverture d'un autre ouvrage mémoriel, dans le résumé qui suit:

Un livre jalonné de révélations:

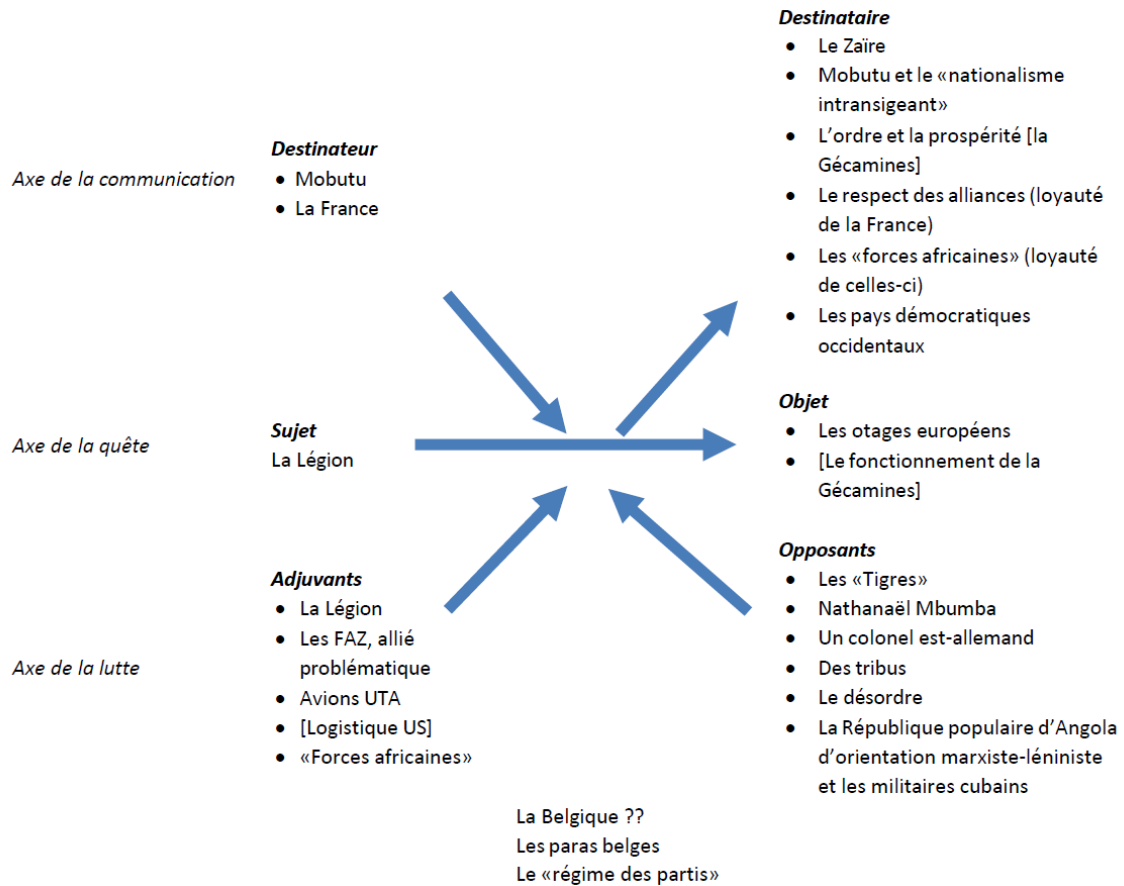
- Comment Giscard d'Estaing a pris sa décision d'intervenir?
- Comment un diplomate français avait-il mis en garde les Russes?
- Pourquoi les Belges ont-ils tant attendu avant de lancer leurs parachutistes?
- Pourquoi la force de frappe a-t-elle été mise en alerte?
- Un colonel allemand de l'Est dirigeait l'opération «Colombe»! [12]

Si l'album du colonel Érulín, publié un an après les faits avec l'aide du Service photographique des Armées, présente différents aspects d'une édition maladroite pour un public peu exigeant, en revanche *Kolwezi: les secrets du raid* sort de presse l'année même chez un éditeur connu de la place parisienne, Olivier Urban [13]. L'ouvrage, bien informé, destiné au grand public des librairies, s'ouvre sur une épigraphe éloquente: «Accaparer l'Afrique, c'est faire tomber l'Europe comme un fruit mûr / Lénine».

On pourrait multiplier les citations produisant grosso modo le même narratif «national-français». Les invariants thématiques, pour parler comme V. Propp dans sa *Morphologie du conte*, sont les suivants (nous ne multiplions pas les guillemets qui, en principe, s'imposeraient):

- L'origine mi-tribale, mi-communiste de l'agression étrangère.
- Les qualités militaires douteuses des FAZ.
- La loyauté de la France à l'égard d'un pays ami (et d'une autorité supposée légitime).
- Le caractère humanitaire de l'intervention armée.
- La représentation des rebelles comme auteurs de massacres et de pillages désordonnés; ce sont ensuite rapidement des fuyards.
- La représentation de la Belgique comme un pays où la prise de décision politique est difficile, lente et confuse; variante complémentaire: l'inefficacité militaire des Belges.
- *A contrario*, la force professionnelle et l'efficacité de la Légion dans une opération courageuse qui met en déroute les agresseurs, avant de passer le relais aux forces africaines.

Une analyse structurale des forces en tension dans ce narratif peut se représenter comme suit:



Le président Mobutu et la France appelée à sa rescousse occupent le rôle actantiel du «destinateur»: ce sont eux qui envoient en mission leur champion chevaleresque, la Légion, qui joue le rôle actantiel du «sujet» sur l'«axe de la quête». Ce dernier a pour «objet» la délivrance, non de la princesse prisonnière du dragon, mais bien des otages européens, victimes innocentes, prisonnières des figures du désordre et du malheur qui vont se retrouver dans le rôle des «opposants», ceux-ci étant structurellement les adversaires du destinataire. Ces opposants sont essentiellement les «rebelles», leur «chef» ainsi que leurs associés prétendument communistes et agents de l'Est; mais l'élément «tribus» va s'y ajouter insidieusement, de manière à apparenter les «rebelles» aux vieilles «guerres tribales» et aux intérêts régionalistes que ne peuvent manquer de combattre les nations constituées qui, elles, en tant qu'États modernes et centralisés, défendent l'intérêt commun et l'État de droit.

Le fonctionnement de la Gécamines dans le rôle actantiel de l'«objet» est en réalité en partie occulté par les narratifs, qui n'y insistent guère. Divers observateurs peuvent certes penser que c'est l'objectif essentiel, la survie des salariés n'étant qu'un moyen de l'atteindre le plus tôt possible. Néanmoins, ce n'est pas un objet très *glamour* et, surtout, il semble bien qu'il ait été pendant un certain temps au centre du désaccord entre Français et Belges, les premiers souhaitant comme le président Mobutu remettre en fonction l'outil industriel le plus tôt possible, ce qui supposait de ne pas évacuer trop de personnel spécialisé, les seconds étant partisans d'une évacuation totale et rapide (et par ailleurs sans doute peu empressés de veiller sur un outil industriel résultant de la nationalisation de l'ancienne Union minière du Haut-Katanga).

Au fil des jours, il semble bien que ce soit l'ampleur des violences qui ait fait passer l'objectif d'une reprise rapide de la production au second plan.

Un mot au sujet des «adjuvants», et donc aussi de la position ambivalente des Belges dans cette structure actantielle. Que la Légion se batte aux côtés des forces africaines, qu'elle vole d'abord au secours des FAZ et soit finalement relayée par des contingents d'autres pays africains, c'est évidemment logique, compte tenu des «destinataires», où tout ce beau monde se retrouve, le groupe des pays francophones amis de la France s'insérant ainsi dans le camp occidental avec la bénédiction lointaine, mais plus active sans doute qu'il n'y a paru, des États-Unis, intéressés notamment par ce qui se passait sur la scène angolaise. Par contre, les Belges ne figurent pas dans les destinataires. Ce sont des alliés arrivés en retard, qui n'ont pas vraiment eu à se battre et à qui convenaient des tâches secondaires et sans danger (d'un point de vue patriarcal, ce sont des tâches féminines: soins et nettoyage). Le gouvernement belge lui-même, comme c'est souvent souligné par les narrations françaises, se révèle pusillanime — «lent» auraient dit les poètes médiévaux —, empêtré dans les contradictions partisans dues à la proportionnelle, bref un État sans la grandeur gaullienne des gestes forts. Rappelons que nous ne parlons pas ici des réalités qu'essaie de cerner critiqueusement l'historien, mais d'une construction narrative et langagière particulière.

Cela dit, si ce récit «national-français» est effectivement à la fois officiel et dominant, comme nous allons encore le montrer, il n'est pas unique, et l'on a pu entendre aussi des contre-narratifs donnant une tout autre configuration à ce qui s'est passé. Contentons-nous d'un seul exemple. Il est dû à un certain nombre d'africanistes français, notamment de chercheurs de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, qui protestent dans la presse, dès le mois de mai, contre une entreprise hypocrite:

[...] La Sainte Alliance // On ne peut guère avoir d'illusion sur les enjeux réels de l'opération:
– conserver le contrôle des matières premières dont le Shaba est riche;
– maintenir au pouvoir Mobutu et son régime notoirement corrompu et par là même rassurer ceux de ses collègues-Présidents qui se sentent menacés par le mécontentement populaire;
– accessoirement redorer à peu de frais le blason d'une armée mal remise de ses défaites coloniales. [...] [14].

Le même texte laisse supposer que «la soldatesque de Mobutu» aurait délibérément commis des massacres d'Européens tout en les attribuant aux rebelles, de manière à justifier par des morts l'intervention française, et qu'elle serait responsable par ailleurs de nombreuses autres morts dans la population congolaise. Il pose en tout cas la question de base: «de qui étions-nous l'allié?» [15].

Supports et canaux mémoriels

Le récit que nous avons présenté brièvement ci-dessus se retrouve, transmis et multiplié par divers supports mémoriels et communicationnels, dans de très nombreuses versions. Certains de ces supports ont un caractère officiel, comme cette brochure-dépliant publiée en 2003 par la «Direction de la Mémoire, du Patrimoine et des Archives», dans la collection «Mémoire et Citoyenneté», destinée notamment aux écoles mais aussi aux bureaux d'information et de recrutement de l'armée [16].

Il est beaucoup plus difficile d'établir le degré d'officialité de la bande dessinée intitulée *Kolwezi* [17], quatrième tome de l'*Histoire de la Légion étrangère, de 1963 à demain*, qui paraît en 2005 à l'enseigne des éditions du Triomphe. Il s'agit d'un éditeur privé, au départ spécialisé dans les rééditions d'albums français des années 1950-1960, mais également producteur de nouveautés à thème historique (et au graphisme plutôt conservateur, voire désuet), qui paraissent dans une collection intitulée «Le Vent de l'Histoire». L'album *Kolwezi* (qui comporte aussi des épisodes ultérieurs, situés en Guyane et dans les Balkans) est agrémenté d'une préface du général Dary [18], et il appuie l'historicité de son récit sur son étroite collaboration avec le Musée de la Légion étrangère et le Musée de l'Uniforme légionnaire, ainsi que sur la consultation de plusieurs officiers. S'il ne s'agit pas d'une production gouvernementale, elle est en tout cas directement liée à diverses institutions qui ont pignon sur rue dans la mouvance de la Légion. Les dessins, dont certains semblent directement inspirés de photographies qu'on retrouve ailleurs, mettent en évidence le professionnalisme efficace des légionnaires et de leurs officiers, dûment récompensés par les autorités de l'État, militaires auxquels ces narrations opposent la sauvagerie désordonnée et les violences attribuées aux «rebelles».

Dans la même catégorie des publications qui reprennent, confortent et diffusent largement la version «nationale» des faits, il faut faire une place particulière au récit de Pierre Sergent, qui a paru, tout comme le livre de Chauvel, l'année même des «faits» [19]. Composé à la gloire, là encore, de la Légion et des régiments de parachutistes où il a lui-même assuré un commandement, ce récit est d'assez loin celui qui a connu la plus large diffusion à la fois sous forme de livre et sous la forme d'une adaptation cinématographique avec les produits dérivés que sont les DVD et les disques audio, sans parler des récits, travaux et autres pages web qui s'en inspirent. Le livre a connu plusieurs rééditions, notamment, la même année, chez France-Loisirs et, à partir de l'année suivante, au format de poche, toujours aux Presses de la Cité.

Le récit de P. Sergent servira de base au scénario du film de Raoul Coutard, *La Légion saute sur Kolwezi* [20], qui sort en salle dès le mois de janvier 1980. Chef-opérateur emblématique de la Nouvelle Vague, Coutard a manifesté beaucoup d'intérêt, quand ça lui a été possible, pour la mémoire de l'Indochine (où il a lui-même combattu) et les histoires militaires (par exemple dans *Le Crabe-Tambour*, réalisé par Pierre Schoendoerffer). Bien qu'il soit porté par quelques comédiens prestigieux [21] et une musique qui semble vouloir rappeler celle du *Jour le plus long*, le film a généralement été jugé plus que médiocre, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir une carrière honorable, de toute évidence pour des raisons qui n'ont pas grand-chose à voir avec sa valeur esthétique.

Il faudrait ajouter à ces récits bien identifiables quelques autres livres et produits audiovisuels qui ont eu un moindre retentissement, parfois limité aux cercles militaires, mais l'espace manque ici pour en faire l'inventaire. Par contre, on ne peut omettre de rappeler l'importance de la presse, d'une part, et, de l'autre, de signaler une constellation d'objets culturels des plus variés. Les périodiques du moment font bien sûr écho aux événements, c'est leur rôle; mais, à considérer les innombrables «unes» des journaux et autres périodiques français du mois de mai 1978 (*Le Parisien*, *Le Matin*, *Le Figaro*, *France-Soir*, *Paris-Match*, *L'Aurore*, etc.), on ne peut qu'être frappé par la manière dont ils reprennent massivement le récit gouvernemental en mettant en évidence les drames vécus par les «otages» européens. Par exemple, le *Figaro* du 22 mai titre: «Les convulsions d'un continent convoité / Cent cinquante Européens massacrés / Des femmes violées / Une ville entière livrée au pillage // Zaïre: bilan d'un carnage», avec,

à l'appui de ces formules, deux gros plans sur des visages de femmes européennes âgées, en pleurs. Sur la même page, à droite, une photo montre des hommes en costume-cravate se rendant calmement à un sommet politique: «Vingt chefs d'État ont répondu oui à l'appel de Giscard: cinquième sommet franco-africain à Paris». Cette juxtaposition est, en soi, presque un récit, ou peut «faire récit» pour le lecteur: *post hoc, ergo propter*.

La presse des magazines illustrés spécialisés mérite, elle aussi, une mention particulière. En les cherchant sur les sites des librairies d'occasion en ligne, on trouve facilement au moins une quinzaine de numéros spéciaux consacrés à la mémoire de Kolwezi par les magazines *Raids*, *Soldats de la Légion étrangère*, *Reportages de guerre*, *Gazette des armes*, *Champs de bataille*, *Insignes militaires*, *Troupes d'élite*, *Képi blanc*, *À la une*, *Connaissance de l'Histoire*, ...: autant de périodiques achetés et sans doute lus par un public amateur de faits militaires, d'uniformes, d'insignes, d'exposés historiques, etc. C'est ce public, semble-t-il, qui vend et achète en ligne des souvenirs de Kolwezi (tenues de combat camouflées, françaises et belges, casques «authentiques», bérets et képis, et bien sûr aussi insignes et médailles, vraies ou fausses, sans oublier les figurines de soldats et d'officiers): autant d'éléments d'une narrativité puissante, qui relaient le récit officiel et, sous leur forme matérielle à la fois solide et valorisable, le conservent [22].

Pour terminer ce panorama des différents canaux par lesquels a transité le narratif dominant en France, réservons une mention spéciale au disque vinyle du chanteur Jean-Pax Méfret, auteur d'une chanson intitulée «Kolwezi» [23] qui s'ajoute donc à la musique du film, elle aussi disponible sous forme de disque. Méfret, né en Algérie et mouillé avec l'OAS, était en 1978 grand reporter au journal *L'Aurore* (1943-1985), et donc vraisemblablement l'un des responsables des unes particulièrement dramatisées qui caractérisent le traitement de l'opération par ce quotidien. On voit que la diversité des voix n'empêche pas forcément qu'il y ait des liens entre elles.

Quelles alternatives à l'emprise des narratifs épiques?

On l'aura observé au passage: le genre littéraire de l'épopée, ou plus précisément un modèle narratif épique qui se retrouve aussi dans les réalisations littéraires de l'épopée, structure en profondeur le narratif ici examiné, y compris lorsqu'il se présente sous des dehors non littéraires. C'est ce modèle qui détermine, notamment, l'axiologie lisible dans le schéma actantiel inspiré de Greimas que nous avons proposé plus haut; c'est donc lui qui ajoute du sens aux «faits» et qui, d'abord, sélectionne ces derniers pour les verser dans la catégorie des «faits» mémorables. Le narratif qui en résulte n'est pas, pour autant, un «reflet» inconsistant de la réalité, mais il est lui aussi une réalité, un «fait» d'histoire, et en l'occurrence il s'agit d'un fait susceptible d'agir, avec puissance, sur des sociétés ou des groupes sociaux qui sont par nature en quête de cohérence narrative. À cet égard, il fait partie, au même titre que les «événements» eux-mêmes, des objets à considérer par l'historien.

Le narratif dominant qui a été ici reconstitué ajoute en effet beaucoup de «sens». Il ne s'agit cependant que d'une version partielle et partisane, tendancieuse dira-t-on, des réalités que l'enquêteur (historien, journaliste ou magistrat) a pour tâche de connaître et de donner à connaître de manière critique: c'est son indispensable rôle dans nos sociétés démocratiques, et la première des alternatives dont nous disposons pour échapper au pouvoir des mémoriels

épiques. À l'enquêteur revient notamment la tâche de déterminer qui a assassiné les premières victimes à Kolwezi: ce ne serait pas la seule fois qu'une intervention militaire aurait été déclenchée sur la base d'un mensonge, mais le doute plane encore; or cette opération, bien que relativement brève, a sans doute déterminé l'avenir politique du pays concerné, sinon davantage.

S'il revient à l'historien, en principe, de tout faire pour échapper à l'emprise des narratifs mémoriels, cette mission est, comme on le sait, d'autant plus difficile qu'il a lui-même, ainsi que ses groupes d'appartenance, besoin de cohérence (de sens). Elle est d'autant plus délicate qu'échapper à l'emprise d'un récit dominant peut signifier l'obligation à la fois morale et pratique d'entendre, voire de susciter pour l'entendre, un récit «dominé» ou «subalterne» au sujet des mêmes «faits»; or, il est probable que ces narratifs-là ne soient pas moins structurés par une épicité aussi aveuglante qu'éclairante, et le fait qu'ils se présentent comme «dominés» n'est pas forcément pour faciliter leur examen critique.

Dans une position et avec des moyens en principe distincts de ceux de l'enquêteur, le romancier apparaît comme l'autre énonciateur susceptible d'échapper à la puissance du modèle épique. Il l'est, comme nous l'a appris Mikhaïl Bakhtine dans l'une de ses plus importantes contributions à la théorie littéraire, par sa vocation particulière en contexte moderne [24], vocation qui est précisément de se dégager de l'épopée pour faire entendre une mémoire autre, voire des mémoires autres, sous la forme du dialogisme. Quitte à ne pas donner l'illusion d'une cohérence et à ne pas contribuer à la cohésion d'une collectivité: c'est ce que le romancier a en commun avec l'historien. Nous avons vu plus haut que ce n'est pourtant pas la voie que suit *La Légion saute sur Kolwezi*, une fiction «historique» qui reprend le narratif dominant en contribuant ainsi à souder la communauté mémorielle parachutiste et, au-delà, une certaine bonne conscience nationale française.

En revanche, au sujet du même épisode katangais, on pourra (re)lire le roman *Shaba deux* [25] de Valentin-Yves Mudimbe, qui réussit au contraire à faire entendre une autre voix, dominée cette fois, celle d'une religieuse franciscaine congolaise qui sera finalement la victime innocente des «événements». *Shaba deux*, qui revendique sa fictivité, est essentiellement narré par cette religieuse qui a été amenée à l'existence par le romancier pour prendre la parole dans ses «carnets». Si le personnage a, certes, des situations à affronter et s'il est bien, à ce titre, un «sujet», les «quêtes» qu'il poursuit sont plurielles, évolutives, entremêlées et peu clairement hiérarchisées: quête spirituelle aux accents mystiques, quête de dignité de la jeune sœur africaine peu prise au sérieux par ses consœurs européennes, quête de survie personnelle et collective, quête idéologique au sujet du nationalisme, quête de l'écriture et de la prise de parole, du dialogue aussi, sous diverses formes, quête esthétique... Mais il n'est guère possible de faire entrer tout cela dans un seul schéma actanciel et le modèle greimasien est incapable d'en rendre compte, sauf à multiplier les schémas sans espoir de synthèse ni raison satisfaisante de les hiérarchiser.

Il y a pourtant bien, dans *Shaba deux*, une axiologie globale: elle oppose les victimes à ceux qui les violentent. Mais cet axe de la lutte ne recoupe pas clairement les «camps» des différentes factions armées présentes sur le terrain, du moins dans la narration de mère Marie-Gertrude qui garde ses distances avec ces dernières. Elle n'est pas une héroïne, tout au plus une figure problématique, incarnant certaines valeurs. C'est dans la préface, donc en dehors du récit lui-même, que l'écrivain confère plus explicitement une certaine épicité à son récit: «la lecture des événements présentés pourrait répondre à des fables qu'à présent l'on se transmet

dans la savane congolaise tard dans la nuit à propos de Shaba II». En somme, ce roman «répond», avec les moyens de la fiction, de l'écriture et de l'imprimé, à une oralité populaire qui fait circuler des «fables» à propos du même référent historique [26]. Après avoir refermé le livre, le lecteur est fondé à se dire que les fables en question sont les récits des crimes abominables commis par les Forces armées zaïroises, ce qui n'empêche pas que le problème du Mal soit aussi posé à un niveau plus général, en l'occurrence philosophique ou religieux, notamment à l'invitation de l'épigraphe empruntée au Psaume 48: *sicut oves in inferno ponuntur* [27].

Si, dans la fiction racontée, les forces du Mal l'ont emporté et ont effectivement conduit les brebis à l'abattoir, la narration romanesque, quant à elle, est un sujet, et un sujet victorieux, dans une quête d'un autre ordre. La préface définit en effet ainsi l'axe de la quête: «le roman des sans-pouvoir et des saints fait la nique à l'histoire des puissants et à l'immodestie diabolique des politiques. Et c'est tant mieux» (p. 10). C'est donc, de ce point de vue, le roman lui-même, en tant que genre littéraire qui «répond» aux «fables» populaires, qui affronte l'«histoire des puissants», dont nous avons vu comment elle empruntait au narratif épique. En revendiquant la sainteté pour les «sans-pouvoir» et en qualifiant de «diabolique» l'énonciation même du narratif dominant, cette préface déplace donc les enjeux vers une concurrence, voire un conflit ouvert, non plus (seulement) entre victimes et bourreaux, mais entre des formes incompatibles de l'énonciation mémorielle.

NOTES ET RÉFÉRENCES

- [1] L'emploi nominal du mot «narratif» en français est un usage récent; il s'agit d'un anglicisme bien-venu, quoique condamné par l'Académie, dont le sens est distinct de la notion de récit (*story*, *account*) et auquel les travaux du philosophe Paul Ricœur sur l'identité narrative ont donné une justification. À défaut de pouvoir renvoyer à un dictionnaire de référence actualisé, on en trouvera une définition informelle mais claire dans les *Carnets de Philo*: <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/carnet-de-philo/carnet-de-philo-du-jeudi-12-mai-2022-4517450>. En somme, «narratives are the primary way that we understand and give meaning to our lives» [<https://www.studiobinder.com/blog/what-is-a-narrative-definition/>].
- [2] Même si, aujourd'hui encore, toute la lumière n'est pas faite à leur sujet, et notamment quant à la responsabilité de divers assassinats d'Européens au début des événements, qui pourrait bien n'être pas imputable aux «rebelles».
- [3] Entre autres sources, on trouvera un déroulement assez détaillé des «faits» militaires d'un point de vue qui se ressent de sources françaises, ne serait-ce que dans la qualification de «rebelles», à l'adresse: <https://www.congo-autrement.com/page/congo-histoire/zaire-guerre-de-shaba-kolwezi-mai-juin-1978.html>; le point de vue se ressent par moments de sources plutôt belges dans: https://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_de_Kolwezi. Ou encore, pour une voix mieux située: M. Berkani, «RDC: il y a 40 ans, la Légion sautait sur Kolwezi», in *Franceinfo* (13/05/2018) [https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/politique-africaine/rdc-il-y-a-40-ans-la-legion-sautait-sur-kolwezi_3055253.html].
- [4] https://fr.wikipedia.org/wiki/Mobutu_Sese_Seko
- [5] Cette conception est très éloignée de celle d'Erik Kennes, auteur d'une enquête historique à propos de ces «gendarmes katangais», auxquels il attribue une agentivité propre, étrangère (par les fins poursuivies mais non, bien sûr, pratiquement) à la Guerre froide. Cf. E. Kennes & M. Larmer, *The Katangese gendarmes and war in Central Africa: Fighting their way home* (Bloomington, Indiana University Press, 2016, xvi + 289 pp.).
- [6] <https://fr.wikipedia.org/wiki/Kolwezi>

- [7] La place manque ici pour une comparaison avec ce qui s'est joué de très semblable en Belgique avec le narratif mémoriel de «l'Ommegang», à partir des événements de 1964. Cf. entre autres: Colonel e.r. Vandewalle, *L'Ommegang: odyssée & reconquête de Stanleyville, 1964* (Bruxelles, Le Livre africain, coll. Témoignage africain, 1970, 459 pp. + ill. + pl.).
- [8] Cinq morts et vingt blessés parmi les paras français, auxquels il faut ajouter les six conseillers militaires assassinés au début des événements, un tué parmi les paras belges, plus de deux cent cinquante soldats katangais tués; les sources sont plus avares concernant les pertes des FAZ.
- [9] Philippe Érulín décède brutalement en 1979. Son nom a été cité à l'époque dans plusieurs affaires judiciaires, la publicité donnée à l'opération de Kolwezi ayant réveillé certaines mémoires, et sa famille ayant attaqué pour diffamation, avec des succès variables, certains journalistes et témoins qui l'associaient à la pratique de la torture en Algérie.
- [10] Jeannou Lacaze, né en Indochine en 1924, ancien combattant des Forces françaises libres. Carrière en Tunisie, en Indochine et au Maroc, puis en Algérie. Muté dans les REP à partir de 1959. Avec la Légion, commande des opérations au Tchad, au Togo et en Côte-d'Ivoire, avant de travailler pour le renseignement. Commande la 11^e division de parachutistes de 1977 à 1979, avant de devenir gouverneur militaire de Paris en 1980 et chef d'état-major des armées en 1981. Retraité, devient en 1986 conseiller du ministre de la Défense pour les questions militaires concernant l'Afrique. À ce titre, est conseiller du président Mobutu (entre autres). Plus tard, député européen (UDI).
- [11] Colonel Érulín, *Zaire: sauver Kolwezi. Un reportage photographique de René-Paul Bonnet*. Préface du général Lacaze. ([Paris], Éric Baschet Éditions, coll. ECPA [Établissement cinématographique et photographique des Armées], 1979, in-4^o, n.p.), album photos noir et blanc [nous soulignons].
- [12] J.-F. Chauvel, *Kolwezi: les secrets du raid* (Paris, Olivier Orban, 1978, 279 pp.). L'auteur, reporter au *Figaro*, est le beau-frère du cinéaste Pierre Schoendoerffer; il a collaboré comme scénariste à deux de ses films à thématique indochinoise, et a réalisé lui-même un film sur la Légion: *Des hommes sans nom* (1980).
- [13] D'abord au service de l'éditeur Denoël, puis indépendant; son catalogue propre est repris en 1987 par les Presses de la Cité. Ensuite PDG de la Librairie Perrin, puis des éditions Plon.
- [14] «Des africanistes français protestent contre l'intervention de Kolwézi» [mai 1978], repris in *Peuples Noirs, Peuples Africains*, [Paris], 1^{re} année, 5 (septembre-octobre 1978), 91-95 [http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa05/pnpa5_09.html#haut].
- [15] Voir aussi, d'un autre point de vue, le témoignage personnel de R. Rousseau, *Légion, je t'accuse! "La face cachée de KOLWEZI"* (La Harmoye, Rexy, 2006, 199 pp.) (existe en anglais) et, du même auteur (sous son nom de légionnaire): R. Régnier, *Kolwezi: l'avènement d'un officier sans honneur* (La Harmoye, Rexy, 2008, 277 pp.).
- [16] «Opération Léopard»: une intervention humanitaire. *Kolwezi. 17 mai-16 juin 1978* (Paris, Ministère de la Défense, coll. Mémoire et Citoyenneté, 2003, n^o 37, 6 f. n.p., photos couleurs, cartes).
- [17] P. Glogowski (dessin) & M. Puisaye (scénario), *La Légion: histoire de la Légion étrangère, 1963 à demain: 4. Kolwezi*. Préface du général Dary. (Paris, éditions du Triomphe, coll. Le Vent de l'Histoire, 2005, 42 pp., ill. coul.; nouvelle édition revue en 2012, 4^e édition en 2015).
- [18] Bruno Dary, né en 1952, saint-Cyrien, lieutenant au 2^e REP de Calvi en 1978, participe à l'intervention sur Kolwezi. Diverses affectations, notamment dans le Pacifique et à Djibouti, plus tard en Centrafrique, dans l'ex-Yougoslavie et en Côte-d'Ivoire, avant de devenir, comme le général Lacaze, gouverneur militaire de Paris. Retraité en 2012.
- [19] P. Sergent, *La Légion saute sur Kolwezi: Opération Léopard* (Paris, Presses de la Cité, coll. Troupes de Choc, 1978, 247 pp.). L'auteur, ancien résistant, Saint-Cyrien, lui-même légionnaire, ancien d'Indochine et d'Algérie où il sera mêlé, entre autres, à l'OAS, a été condamné à mort par contumace puis, amnistié en 1968, il militera au sein du Front national à partir de 1985 et jusqu'à sa mort en 1992.
- [20] *La Légion saute sur Kolwezi*. Réalisation: Raoul Coutard. Adaptation et scénario: André-Georges Brunelin, d'après le livre de P. Sergent. Musique: Serge Franklin (Paris, SNC / FR3 / Bela Productions, 1980, 95 min.).

- [21] Bruno Cremer est engagé pour camper un coopérant français modèle, type *pater familias*, Laurent Malet incarne le jeune «Lorrain» en danger et Francis Perrin figure en conseiller diplomatique. Quant à Pierre Vaneck, sa présence amène une nouvelle touche officieuse d’Indochine dans le film, puisque ce comédien est né en Indochine, des œuvres d’un officier belge de la Légion étrangère, Auguste Van Hecke.
- [22] Consulter des sites de vente en ligne généralistes comme Amazon, eBay ou Rakuten avec comme clé «Kolwezi» fait apparaître immédiatement, sous la rubrique «vous aimerez aussi», ce qui a été acheté par le public intéressé (au printemps 2019, il s’agissait notamment d’articles pornographiques), ce qui donne des indications sociologiques significatives à propos de celui-ci; mais de telles indications sont difficiles à quantifier sans avoir accès aux données relatives à la consultation, ou sans un archivage systématique de captures d’écran.
- [23] J.-P. Méfret, *Kolwezi – La médaille* (Veronica Musique – CB 105.81, coll. Combats – 1, 1981), disque vinyle, 45 T, pochette cartonnée couleur; S. Franklin, *La Légion saute sur Kolwezi: musique du film* (Soleil masqué – SMA 781808, 1980), disque vinyle, 45 T (distrib. Dava).
- [24] Cf. M. Bakhtine, «Épopée et roman», in *Esthétique et théorie du roman*. Traduit du russe par D. Olivier. Préface de M. Aucouturier (Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 1978, 488 pp.).
- [25] V.-Y. Mudimbe, *Shaba deux: les carnets de mère Marie Gertrude* (Paris, Présence Africaine, 1989, 151 pp.); le conflit a également inspiré une pièce de théâtre congolaise: C. Fita, *Moins homme, dite la guerre de Kolwezi* ([Paris], Radio-France International, [1979], 80 pp., ronéoté).
- [26] «Répondre» signifie ici «faire écho», certes, mais non pas rejoindre ou fusionner: l’écriture romanesque moderne est un langage spécifique, et l’orature en est un autre.
- [27] Ce fragment est sans doute cité de mémoire: cf. *Vulgate*, Psaume 49 (48), v. 15: *sicut oves in inferno positi sunt* (comme des brebis sont conduites à l’abattoir / dans le séjour des morts).